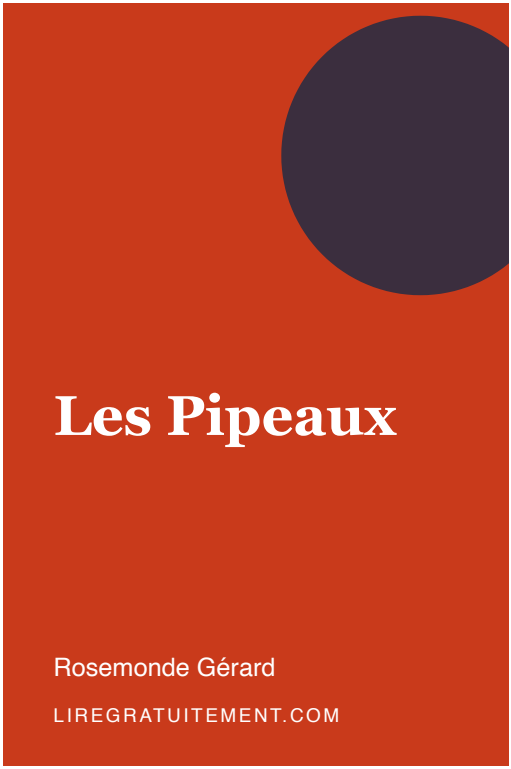


Les Pipeaux

Rosemonde Gérard

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Le Potager

Les arbres s'estompaient d'une vapeur bleuâtre,
Les prés voisins donnaient un concert de grillons,
Et le soleil semblait un soleil de théâtre,
Un soleil en métal sans chaleur ni rayons.
Le ciel gardait encore une teinte rosée :
C'était le clair matin, le bienfaisant matin ;
Toutes les fleurs étaient luisantes de rosée,
Et l'air frais charriait d'âpres senteurs de thym.

Dans une plate-bande à bordure d'oseille
Majestueusement poussaient les artichauts ;
Et tout le long du mur où serpentait la treille,
Pendait le chasselas poudrerizé de chaux.
Côte à côte, non loin du carré des salades,
Montaient les haricots verts et les petits pois ;
Certains, avec des airs très dolents de malades,
S'appuyaient sur un jonc qui pliait sous leur poids.
Par moments, des pommiers les fleurs immaculées
Tombaient, mettant, ainsi que pour les reposoirs,
Un tapis virginal sur toutes les allées.
Le jardinier, flanqué de ses deux arrosoirs
D'où l'eau pleuvait formant une petite gerbe,
Marchait, sur les cailloux faisant un craquement ;
Parfois il s'arrêtait, arrachait un brin d'herbe,
Puis il recommençait d'arroser gravement.

On entendait au loin pépier l'alouette.
Entre les verts lauriers aux grâces de fuseaux
Se dissimulait mal l'informe silhouette
Du bonhomme en chiffons qui fait peur aux oiseaux.
Alignés, bedonnant sous leur cloche de verre,
Les melons presque mûrs avaient de beaux tons roux ;
Des mouches bourdonnaient aux portes de la serre,
Et des papillons blancs voltigeaient sur les choux.

La Chaumière

La chaumière, dans le bosquet,
Se coiffe d'un chapeau de paille.
Parmi les arbres en bouquet
On peut voir sa blanche muraille,
Et l'or de son chaume coquet,
Et son toit pointu qui fumaille.
C'est un joli réduit discret,
La chaumière.

J'aime son petit air propret,
Sa porte verte et son volet
Qui sur le sentier s'entre-bâille,
Et voudrais, tant elle me plaît,
Même sans cœur qu'on me la baille,
La chaumière.

Les petites Clochettes bleues

Les petites clochettes bleues
Font à la brise un tintement,
Mais que perçoivent seulement
Les bouvreuils et les hochequeues.
Au souffle des zéphyrs frôleurs,
Lorsque dodeline leur gerbe,
Elles sonnent ; mais les brins d'herbe
Les entendent seuls, et les fleurs.

Leur calice bleu qui s'irise,
Mis en branle très doucement,
Fait un léger balancement
Et tintinnabule à la brise.
Quand, sous le ciel d'azur serein,
De rosée une chrysanthème
Prenant le soleil pour parrain
Se baptise, pour le baptême
Elles sonnent leur carillon,
Et mènent aussi grand tapage
Quand d'une guêpe ou d'un grillon
Se célèbre le mariage, —
Quand processionnent sous bois
Les grosses chenilles dévotes, —
Et quand chantent à pleine voix
Leurs alleluias, les linottes.

Elles font aussi leur ding don
Quand, devant l'hôtel que balance
Un grand lys avec indolence,

Vient ce gros chantre, le bourdon,
Toujours gris des senteurs de roses,
Officier, plein d'onction,
Et donner aux fleurettes roses
Sa grave bénédiction.
Elles lui sonnent pour sa messe
Des chants plus doux que des parfums,
Et font pour les moineaux défunts
De petits glas pleins de tristesse, —
Alors vont à l'enterrement
Les bouvreuils et les hochequeues,
Appelés par le tintement
Des petites clochettes bleues.

Les Peupliers

Les grands peupliers longent le ruisseau
Et vont, d'un air grave,
En procession, tout au bord de l'eau,
Tout au bord du gave.
Reverdis à neuf par le renouveau
Qui fait l'air suave,
Les grands peupliers le long du ruisseau
S'en vont d'un air grave.

Un par un, faisant un tremblant rideau
Au torrent qui bave,
Balançant au ciel leur léger plumeau,

Avec un air grave,
Les grands peupliers longent le ruisseau.

Le Lézard

Sur la roche ardente et déserte,
Le lézard chauffe sa peau verte,
Au moindre bruit mis en alerte.
Aussitôt qu'on veut l'approcher,
Il est prompt à se décrocher
Pour gagner un trou de rocher.

Redoutant le passant stupide
Qui pour s'amuser le lapide,
Il prend une fuite rapide.
On voit, rayé d'un brusque éclair,
Le roc doré de soleil clair ;
Puis, frétille un moment en l'air,
Émergeant hors de la crevasse,
Sa queue ; elle vibre, dépasse
Une seconde, — et tout s'efface.
Mais, sitôt que s'est tu le bruit,
Il ressort furtif de sa nuit
Pour venir au soleil qui luit.
Il ressort, l'allure inquiète,
Serpente un moment, puis s'arrête,
Tournant de tous côtés la tête ;

Et son corps grêle, frémissant,
Le long du roc éblouissant,

Il remonte, puis redescend.
Son petit œil rond et noir glisse,
Sous sa paupière qui se plisse,
Un regard luisant de malice.
Puis, quittant son air effaré,
Le petit lézard mordoré
S'étend au soleil, rassuré ;
Et, somnolent, béat, inerte,
Sur la roche ardente et déserte,
Il reste à chauffer sa peau verte.

Crépuscule

C'est l'heure des teintes exquises
Dont le regard est reposé,
Les choses se font indécises,
Et le firmament est rosé,
Mai souffle une fraîche haleinée,
Qui porte des parfums flottants,
C'est l'automne de la journée,
Dont le matin est le printemps.

Et l'âme, de langueur atteinte,
L'âme, comme le ciel, se teinte
D'un doux crépuscule lilas ;
Et comme le jour qui s'achève
Elle se parfume de rêve…
Nous rêvons, attendris et las.

Pèlerinage

Alors que le Printemps, d'un doigt furtif, épingle
L'étoile blanche et rouge au bois noir des pommiers,
Et qu'oublieux déjà de la bise qui cingle,
Bourgeonnent les lilas, soupirent les ramiers ;
Alors qu'un peu grisés par les fleurs juste écloses,
S'en vont les papillons en des vols chancelants ;
Alors que les matins ont des éveils plus roses,
Et que les soirs dorés ont des couchers plus lents ;

De son pied bondissant couchant les primevères,
L'Amour, cheveux épars, du soleil dans les yeux,
Court à travers les champs, les bois et les bruyères…
Et pour le rencontrer, le soir, vont, deux par deux,
De dévots pèlerins qui disent leurs prières
Sur de longs chapelets faits de roses trémières.

Clarté lunaire

La lune répand sa lueur crayeuse,
Qui blanchit l'ardoise au toit du manoir.
Sa clarté très douce et molle, ce soir,
Veloute le tronc moussu de l'yeuse.
Veloutant le tronc moussu de l'yeuse,
Faufilé parmi le feuillage noir,
Un rayon sourit et joue. On peut voir
Les ajoncs trembler de façon frileuse.

Les ajoncs, tremblant de façon frileuse,
Ondulent au loin sous le vent du soir.
Un lys tomberait qu'on l'entendrait choir,
Tant la nuit est calme et silencieuse.
Et dans la nuit calme et silencieuse,
Le Printemps promène un doux encensoir
Qui parfume l'air de rêve et d'espoir,
D'une odeur très vague et très amoureuse.
Une odeur très vague et très amoureuse
S'élève ; et parmi le feuillage noir
Un rayon se joue avec nonchaloir,
Veloutant le tronc moussu de l'yeuse.
Veloutant le tronc moussu de l'yeuse
De sa clarté douce et molle, ce soir,
Blanchissant l'ardoise au toit du manoir,
La lune répand sa lueur crayeuse.

Les Lucioles

Les grands vieux arbres, dans le bois,
Se baignent de clarté lunaire,
Et des points d'or brillent parfois
Dans l'obscurité bleue et claire.
D'un vol fantasque et flamboyant
Elles montent, les lucioles,
Elles montent en tournoyant,
Jetant des étincelles folles,

Allumant de brusques clartés,
À droite, à gauche, sous les branches,
Sur les fonds noirs qu'ont pailletés
Leurs flammes bleuâtres ou blanches.
Et comme dans les nuits d'été,
Au ciel, les étoiles filantes,
Elles rayent l'obscurité,
Puis s'éteignent, éblouissantes…
Et l'œil étonné qui poursuit
Leurs dansantes flammes ailées,
Croit apercevoir dans la nuit
Des émeraudes envolées !…

Aube

Dans le tréfond des cieux pâlis
Montent d'invraisemblables roses.
L'air a des puretés de lys ;
C'est l'éveil de toutes les choses.
Les zéphyrs frôlent, assouplis,
Les corolles à demi closes…
Dans le tréfond des cieux pâlis
Montent d'invraisemblables roses.

Et, neigeux comme des surplis,
Des nuages d'apothéoses
Envolés aux firmaments roses,
Passent délicats et jolis
Dans le tréfond des cieux pâlis.

Les Coucous

Avant que chantent les coucous
Dedans leur retraite paisible,
Le Printemps, d'un doigt invisible,
Dès l'aube plante les coucous.
Aux pieds des chênes et des houx,
Toute l'herbe claire il en crible.
Mais c'est un jeu d'enfant terrible :
Les pauvres fleurs sont ses joujoux.

Il leur fait faire des quadrilles
Sur l'herbe, aux fleurettes gentilles
Qui se font au vent des saluts.
Et, prenant les grêlons pour billes,
Avec elles il joue aux quilles…
Et bientôt il n'en reste plus.

Printemps

Sous le dôme des buissons verts,
Dans les petits sentiers couverts,
Les doux mimosas entr'ouverts
Levaient la tête ;
Et leurs parfums délicieux,
Qui montaient légers vers les cieux,
Donnaient au bois silencieux
Un air de fête.

En sentant les parfums ambrés
Des jolis mimosas dorés,
Les oiselets tout enivrés
Perdaient la tête ;
Ils roucoulaient comme des fous,
Et leurs chants, tant ils étaient doux,
Donnaient au vieux bois plein de houx
Un air de fête.
En entendant les chants joyeux
Des oiselets insoucieux,
Le soleil, un peu curieux,
Montra sa tête ;
Et ses clairs rayons qui, sournois,
Se faufilaient en tapinois
Sous les feuilles, donnaient au bois
Un air de fête.

Or, le soleil et ses ardeurs,
Le chant des oiseaux gazouilleurs,
Et l'arome troublant des fleurs
Mirent ma tête
Si complètement à l'envers,
Que j'écrivis ces quelques vers
Pour dire que les sentiers verts
Étaient en fête.

Le Rossignol

Quand le Printemps, avec mystère,
Va, semant par toute la terre,
De ses jolis doigts cajoleurs,
Les chants, les parfums et les fleurs ;
Quand sonnent les clochettes roses
Leurs très égayants carillons,
Et qu'autour des premières roses
Volent les premiers papillons ;

Quand l'amour, comme un voleur, rôde,
Tendant ses plus perfides rets,
Le rossignol, dans la nuit chaude,
Chante au fond des sombres forêts.
Susurrant un appel très tendre,
Que l'écho redit dans les bois,
Son chant, le soir, se fait entendre :
Plus doux que le chant d'un hautbois,
Il se glisse sous la ramée,
Colporteur d'un trouble infini,
Et plus d'une oiselle, charmée,
Sans regret déserte son nid,
Pour mieux entendre les roulades,
Les sons perlés, les roucoulades,
Les trilles que tient si longtemps
Le ténorino du Printemps.

Les Araignées

Dans les vieux recoins, dans les recoins noirs,
Où l'ombre se tasse ;
Aux plafonds fumeux des tristes manoirs,
Que l'âge crevasse ;
Aux angles aussi des anciens bahuts,
Des vieilles armoires,
Qu'emplissent des ans passés les rebuts
Et les vieux grimoires ;

Sur le dos rugueux d'antiques bouquins
Pleins de moisissure,
Sur les veaux jaunis et les maroquins
De leur reliure,
Et dans les maisons aux sombres volets,
Toutes renfrognées,
C'est là qu'on vous voit tendre vos filets,
Noires araignées ;
Là, que préparant de vils guets-apens
Dans l'ombre, farouches,
Vous vous engraissez sans honte aux dépens
Des petites mouches.
Mais le soir, à l'heure où les moucherons
Que plus rien n'agite,
Fatigués d'avoir dansé tant de ronds,
Rentrent dans leur gîte,

N'avez-vous jamais rêvé, quand tout dort,
De proie inconnue,
À l'heure où l'on voit les étoiles d'or

Pailleter la nue ?
Comment se fait-il qu'en voyant filer
Au ciel l'une d'elles,
Vous n'ayez jamais tenté de filer
Vos fines échelles,
Si haut, qu'en plein ciel bientôt s'étendrait
Une immense toile,
Aux rets de laquelle, un soir, se prendrait
Une blonde étoile ?...

Villanelle des petits Canards

Ils vont, les petits canards,
Tout au bord de la rivière,
Comme de bons campagnards.
Barboteurs et frétillards,
Heureux de troubler l'eau claire,
Ils vont, les petits canards.

Ils semblent un peu jobards,
Mais ils sont à leur affaire
Comme de bons campagnards.
Dans l'eau pleine de têtards,
Où tremble une herbe légère,
Ils vont, les petits canards,
Marchant, par groupes épars,
D'une allure régulière
Comme de bons campagnards.
Amoureux et nasillards,

Chacun avec sa commère,
Ils vont, les petits canards,
Comme de bons campagnards.

Neige de Printemps

Les fleurs des marronniers tombent déjà, finies :
Il neige, il neige en Mai des pétales de fleurs,
Qui, dans le clair sentier plein d'oiseaux sautilleurs,
Meurent en parfumant l'air de leurs agonies.
Sur le sol recouvert de leurs feuilles jaunies,
Les averses du soir mettent de larges pleurs…
Les fleurs des marronniers tombent déjà, finies :
Il neige, il neige en Mai des pétales de fleurs.

Et tandis qu'avec des tendresses infinies,
Le Printemps, parmi les flots verts des prés trembleurs,
Épingle les pavots aux voyantes couleurs, —
S'arrachant par flocons des branches dévernies,
Les fleurs des marronniers tombent déjà, finies.

Les Cigales

Le soleil est droit sur la sente,
L'ombre bleuit sous Jes figuiers ;
Ces cris au loin multipliés,
C'est Midi, c'est Midi qui chante.
Sous l'astre qui conduit le chœur,

Les chanteuses dissimulées
Jettent leurs rauques ululées,
De quel infatigable cœur !

Les cigales, ces bestioles,
Ont plus d'âme que les violes ;
Les cigales, les cigalons,
Chantent mieux que les violons.

⁂

S'en donnent-elles, les cigales,
Sur les tas de poussière gris,
Dans les oliviers rabougris
Aux imperceptibles fleurs pâles ;
Et sur les euphorbes aussi
Agonisant sur la pierraille,
C'est encor leur voix qui s'éraille
Dans le pauvre gazon roussi.

Les cigales, ces bestioles,
Ont plus d'âme que les violes ;
Les cigales, les cigalons,
Chantent mieux que les violons.

⁂

Aux rustres épars dans le chaume,
Le grand astre torrentiel,
À larges flots, du haut du ciel,
Verse le sommeil et son baume.
Tout est mort, rien ne bruit plus
Qu"elles, toujours, les forcenées,

Entre les notes égrenées
De quelque lointain Angelus.

Les cigales, ces bestioles,
Ont plus d'âme que les violes ;
Les cigales, les cigalons,
Chantent mieux que les violons.

La Trêve

Les maîtres du château sont absents, — et les cors
Ne font plus sous les bois leur sonore fanfare.
Plus de galop brutal, de cheval qui s'effare
Froissant les églantiers en fleurs, et les dix-cors
Pensent le temps fini des chasses meurtrières.
C'est la trêve pour les chevreuils et pour les daims ;
Ils se sentent chez eux, comme dans leurs jardins,
Et ne redoutent plus le grand jour des clairières.

Entre les églantiers de roses pavoisés
La biche veille en paix le petit faon qui broute.
Sans fuir au moindre pas et presque apprivoisés,
N'entendant plus le cor qui les met en déroute,
Les cerfs tout enhardis quittent les coins boisés, —
Et parfois l'un d'entre eux se couche sur la route.

Fin du Jour

Le ciel est d'un vert d'émeraude
Très pâle, et rose à l'horizon.
Dans l'air du soir un parfum rôde,
Une odeur fraiche de gazon.
La grenouille verte clabaude.
L'étang se ride d'un frisson.
Le ciel est d'un vert d'émeraude
Très pâle, et rose à l'horizon.

Oubliant sa grâce faraude,
La fleur penche vers le buisson.
Et déjà la lune minaude
De son joli visage rond
Dans le ciel d'un vert d'émeraude.

Le Chant des Grenouilles

La grenouille chante au bord de l'étang,
Qui sous un rayon de lune tremblote.
Dans le crépuscule où du rêve flotte,
C'est un chant très doux et très attristant.
C"est un chant très doux et très attristant
Qui monte, — toujours une même note.
Sur l'eau qui se moire et qui papillote,
Le roseau fluet penche en chuchotant.

Le roseau fluet penche en chuchotant,
Et la mare aux grands nénuphars clapote.

La lune, ce soir, est un peu pâlotte…
C’est un chant très doux et très attristant.
C’est un chant très doux et très attristant
Qui monte, — toujours une même note.
Dans le crépuscule où du rêve flotte,
La grenouille chante au bord de l’étang.

Les Cloches

Aux baptêmes, leur son
Est gai comme une chanson
À boire,
À boire,
Leur carillon perlé
Loin du clocher dentelé
S’envole,
S’envole

Et fredonne alentour,
Saluant d’un clair bonjour
Le monde,
Le monde.
⁂

Aux noces, dig din don,
Dans le ciel bleu, le bourdon
Bourdonne,
Bourdonne.
Les clochettes, ses sœurs,
Lui répondant des douceurs,

Babillent,
Babillent ;

Et câline, leur voix
Semble dire chaque fois :
Je t'aime,
Je t'aime !
⁂

Pour les enterrements,
Elles ont des tintements
Lugubres,
Lugubres ;
Et quand, par moments, las
De gémir, se tait leur glas
Funèbre,
Funèbre,

Dans l'écho qui bruit,
On croit percevoir un bruit
De râles,
De râles.
⁂

Vous, dont Dieu fut parrain,
Chanteuses à voix d'airain,
Ô cloches,
Ô cloches !
Comment faites-vous pour
Carillonner tour à tour
Les larmes,
Les larmes,

La joie et les amours,
Puisque vous êtes toujours
Les mêmes,
Les mêmes !...

Fin d'Orage

Un rayon d'or fin s'est glissé
Dans les verdures frissonnantes.
Le ciel rit. L'orage a laissé
Une odeur fraîche dans les sentes,
Et l'eau de la pluie a lissé
Les petites feuilles tremblantes.
Un rayon d'or fin s'est glissé
Dans les verdures frissonnantes.

Un vieil arbre git, tout cassé
Par la foudre et par les tourmentes.
Mais dans son feuillage froissé,
L'emplissant de clartés riantes,
Un rayon d'or fin s'est glissé.

Maison à louer

La maisonnette en brique rose
Qui s"habille d'un vert treillis,
La maisonnette aux volets gris
Qui borde le chemin, est close.

Sous les frondaisons du jardin
Plus d'éclats de rire en fusées,
Plus de ces roulades osées
Que l'on entendait du chemin.

Le matin, à l'heure où les fées
Vont éteindre les feux follets,
Plus de têtes ébouriffées
Paraissant entre les volets.
Plus ne battront les longues gaules
Les noyers d'où tombent les noix ;
Plus de murmures sous les saules,
De bruits de baisers dans les bois.
Comme se fanaient les pervenches
Les amoureux s'en sont allés :
De leur départ inconsolés,
Les oiseaux pleurent dans les branches…
Cependant qu'en son vert treillis
Elle prend un air tout morose,
La maisonnette en brique rose,
La maisonnette aux volets gris.

Automne

Approchant d'octobre, les soirs
Ont des brumes sentimentales
Qui promènent leurs robes pâles
Là-bas, au fond des bois tristes, sur les dormoirs.
Plus de vieux qui vienne s'asseoir

Contre la porte, sur les dalles ;
Les cri-cris ont tu leurs crotales…
Seul le martinet dit son déchirant bonsoir.

Adieu la saison qui verdoie !
Malgré des couchants radieux
Où l'esquif du soleil se noie
Dans l'or d'inoubliables cieux,
Le front redevient soucieux :
Et malgré soi l'on songe à l'âtre qui flamboie.

Le dernier Papillon

Quand ne chante plus le grillon,
Et qu'on est avant dans l'automne,
Quelque matin gris l'on s'étonne
De voir un dernier papillon.
Son coloris est monotone,
Plus d'or, d'azur, de vermillon.
Il s'élève peu du sillon,
Et sans vigueur, il papillonne.

Tous les papillons, ses amis,
Un beau soir se sont endormis
Dans les roses ; et, quand l'aurore
Frissonnante rouvrit son œil,
Dans leur lit, devenu cercueil,
Les papillons dormaient encore.

Vieilles Choses

Il est un tas de vieilles choses
Qui nous parlent des temps passés.
Au fond des grands bahuts moroses
Vieux bijoux, éventails froissés
Jadis par des doigts fins et roses,
Par des doigts aujourd'hui glacés…
Il est un tas de vieilles choses
Qui nous parlent des temps passés.

Fauteuils branlants aux pieds cassés,
Coussins nuancés de vieux roses,
Écrans aux sujets effacés…
Sentant l'odeur des maisons closes,
Il est un tas de vieilles choses.

Dans le vieux salon délabré
Qui dort sous la poussière grise,
Jeune et pimpant, frais et poudré,
Pend le pastel d'une marquise,
Si charmant qu'on madrigalise
Devant son cadre dédoré,
Dans le vieux salon délabré
Qui dort sous la poussière grise.

D'une adorable mignardise,
Gracieux, un peu maniéré,
Le portrait, sa bouche en cerise,
Sourit d'une façon exquise
Dans le vieux salon délabré.

C'est un vieux gilet de marquis
Brodé d'une façon galante,
Un gilet rose, au ton exquis.
Sur son étoffe chatoyante
Le jabot dut faire jadis
Sa cascatelle éblouissante.
C'est un vieux gilet de marquis
Brodé d'une façon galante

Et fleurant la poudre de riz.
Au fond du gousset on a pris
Deux billets tendres d'une amante
Et trois tabatières de prix…
C'est un vieux gilet de marquis.

Le clavecin aux notes grêles,
Tout au fond du boudoir vert d'eau,
N'égrène plus les ritournelles
Du menuet le plus nouveau.
Il ne fait plus danser les belles
Sur un air simple de Rameau,
Le clavecin aux notes grêles,
Tout au fond du boudoir vert d'eau.

Mais, quand la nuit tombe au château,
Il fait danser dans leur panneau
Les dames aux corsages frêles
Et les bergères de Watteau,
Le clavecin aux notes grêles.

La chaise à porteurs d'un bleu tendre,
À petits bouquets pompadour,

Seule en son coin paraît attendre
Quelque dame en galant atour.
Jadis peut-être on vit descendre,
Au bras de quelque abbé de cour,
De la chaise à porteurs bleu tendre,
En grands paniers, la Pompadour.

Balancée, elle a dû se rendre
À plus d'un rendez-vous d'amour…
Or, maintenant, on veut la vendre
À quelque antiquaire balourd,
La chaise à porteurs d'un bleu tendre.

Noël

Ainsi qu'ils le font chaque année,
En papillotes, les pieds nus,
Devant la grande cheminée
Les bébés roses sont venus.
À minuit, chez les enfants sages,
Le joli Jésus, qu'à genoux
On adore sur les images,
Va, les mains pleines de joujoux,

Du haut de son ciel bleu descendre ;
Et, de crainte d'être oubliés,
Les bébés roses, dans la cendre,
Ont mis tous leurs petits souliers.
Derrière une bûche, ils ont même,
Tandis qu'on ne les voyait pas,

Mis, par précaution suprême,
Leurs petits chaussons et leurs bas.
Puis leurs paupières se sont closes
À l'ombre des rideaux amis…
Les bébés blonds, les bébés roses,
En riant se sont endormis.
Et, jusqu'à l'heure où l'aube enlève
Les étoiles du firmament,
Ils ont fait un si joli rêve,
Qu'ils riaient encore en dormant.

Ils rêvaient d'un pays magique
Où l'alphabet fût interdit.
Les arbres étaient d'angélique,
Les maisons de sucre candi ;
Et sur les trottoirs de réglisse
On rencontrait — c'était charmant !
Des bonshommes de pain d'épice
Qui vous saluaient gravement.
Dans ce doux pays de féerie
À Guignol on va chaque jour,
Et l'on voit sur l'herbe fleurie
Les lapins jouer du tambour.
Sur de hautes escarpolettes,
Bercé par les anges on dort.
Là, tous les chiens ont des roulettes,
Tous les moutons des cornes d'or.

Mais comme venait d'apparaître
En personne le Chat botté,
Le jour, entrant par la fenêtre,

A mis fin au rêve enchanté…
Alors, en d'adorables poses,
S'étirant sur leurs oreillers,
Les bébés blonds, les bébés roses,
En riant se sont éveillés.

Mutus

Depuis longtemps déjà, Mutus, dieu du silence,
Vivait seul à l'écart, maudissant son destin,
Sans que nul ici-bas regrettât son absence,
Et cela l'attristait. Or, Mutus, un matin,
Quitta furtivement le palais du Mystère,
Curieux de savoir pourquoi, dans le passé,
Alors que tous les dieux habitaient sur la terre,
Lui seul par les humains avait été chassé.

Donc il vint sur la terre… Et d'abord, dans les villes,
Il écouta le bruit des hommes assemblés :
Ce n'étaient que clameurs et querelles stériles,
Tout ces gens s'agitaient comme des affolés.
Il entendit railler, critiquer et médire ;
Il entendit partout un tumulte insensé ;
Il entendit mentir, blasphémer et maudire…
Lors il se demanda : Pourquoi m'ont-ils chassé ?
Les vieillards se plaignaient d'être vieux, et les jeunes
Se plaignaient de la vie, et nul n'était content…
Les pauvres se plaignaient de leurs horribles jeûnes,
Et le Malheur trouvait le Bonheur irritant.

Les hommes se plaignaient des femmes, et les femmes
Se plaignaient de marcher devant eux, front baissé ;
Et tous disaient de tous des vérités infâmes…
Et Mutus demandait : Pourquoi m'ont-ils chassé ?

Le dieu s'en revenait sans avoir pu comprendre…
Comme il marchait au long d'un sentier, par les bois,
Tout près de lui, sous les feuillages d'un vert tendre,
Il entendit monter un murmure de voix…
Sur l'herbe qu'étoilait la pâle chrysanthème,
Un couple d'amoureux s'avançait, enlacé ;
Et Mutus écouta… Les voix disaient : Je t'aime !…
Ah ! je comprends, fit-il, pourquoi l'on m'a chassé !

Très femme

Enfant, je suis le chef superbe,
Le vainqueur que rien n'a lassé ;
On tremble en me voyant, et l'herbe
Ne pousse plus où j'ai passé.
Oui, mon ardeur est sans seconde :
J'irais pour te plaire, en ton nom,
Faire la conquête du monde…
Enfant, veux-tu mon amour ?
— Non.

— Enfant, je suis le doux poète,
Triste penseur aux cheveux blonds,
Dont la rêverie inquiète
Plane dans les azurs profonds.

Pour moi tu serais la madone,
À genoux je dirais ton nom…
Réponds : veux-tu que je te donne,
Enfant, toute mon âme ?
— Non.

— Enfant, je suis un être étrange,
Le dieu des parfaites amours ;
Ma voix semble celle d'un ange,
On m'appelle, on m'attend toujours.
Je suis l'idéal, le mensonge,
Et si de moi tu te souviens
C'est que tu m'as vu dans un songe…
Enfant, je n'existe pas.
— Viens !

Le Partage de la Terre

Aux humains prosternés, Jupiter dit un jour :
— Prenez le monde, enfants, il est votre héritage ;
Mais en amis loyaux faites-en le partage. —
À peine eut-il parlé, qu'une clameur d'amour,
Immense cri de joie et de reconnaissance
Des mortels attendris par un pareil bienfait,
S'éleva vers ce dieu dont la munificence
Royale les comblait…
Le partage fut fait.

Le laboureur choisit les produits de la terre.
Pour chasser, le seigneur s'empara des forêts.

Le pacifique abbé, dans le plus grand mystère,
De son cher estomac soignant les intérêts,
Emporta les bons vins. L'usurier aux mains viles
Entassa lestement l'or et l'argent. Le roi,
Barricadant les ponts, les routes et les villes,
Dit en maître : — Le droit de péage est à moi.
Chacun vivait heureux au sein de son bien-être.
Le partage était fait depuis très, très longtemps,
Quand le Poète vint… mais il n'était plus temps.
— Ah ! s'écria soudain l'infortuné, peut-être
Jupiter verra-t-il mon chagrin et mes pleurs !
Et tombant à genoux : — Écoute ma prière,
Fit-il, ô roi des cieux, calme ton front sévère,
De ton fils le plus cher apaise les douleurs !
— Hélas ! lui dit le dieu, de tes larmes amères
Je ne suis pas la cause, et me les reprocher
Serait injuste et faux ; des bras blancs des chimères

Pourquoi n'as-tu pas su plus vite t'arracher ?
À tes sanglots comment veux-tu que je réponde,
Sinon en te disant : toi seul fis ton malheur,
Pourquoi n'étais-tu pas au partage du monde,
Où vagabondais-tu, dis-moi, pauvre rêveur ?
— Où j'étais ?… Près de toi, murmura le Poète.
Mon regard contemplait l'aveuglante clarté
Dont les rayons pourprés auréolent ta tête ;
Mon oreille écoutait l'écho répercuté
De ta puissante voix aux chaudes harmonies,
Concert triomphateur qui m'avait affolé.
En voyant de trop près tes gloires infinies,
Ô maître des humains, mon faible esprit troublé

S’est, un instant, hélas ! détaché de la terre.
Maintenant qu’entre tous tu partageas tes dons,
Tes bienfaits, tes trésors, moi seul en ma misère
Je reste, l’âme en proie aux sombres abandons !…

— Que faire ? dit le dieu ; vois-tu, je voudrais bien
T’exaucer. Mais les champs, les villes et les plaines
Ne m’appartiennent plus ; quand j’avais les mains pleines
J’ai donné sans compter… Tu le vois, je n’ai rien.
Et, tandis que le doux rêveur, baissant la tête,
S’apprêtait à quitter les claires régions :
— Il ne me reste plus que mon ciel, ô poète,
Fit Jupiter, veux-tu, dis, que nous partagions ?…

Trois Voix

Trois voix, qui faisaient comme un bruit
D’instruments joués par des anges,
Trois voix m’ont parlé dans la nuit,
Qui disaient des choses étranges.

Par ma musique bien souvent
Ta souffrance fut endormie ;
En mon mirage décevant
Ta peine trouva l’accalmie.
On dit que je suis mensonger :
La vie est-elle pas un leurre !…
On dit que je suis passager :
Mais n’est-ce pas beaucoup, une heure !…
Loin des misères d’ici-bas,

L’âme sur mes ailes s’élève.
Enfant, me reconnais-tu pas ?
— Non.
— Ingrate, je suis le Rêve.

Vers moi, tu vins le front pâli,
Et de pleurs la joue emperlée ;
Je ne t’ai point donné l’oubli,
C’est vrai, mais je t’ai consolée.
Rarement je parle aux heureux,
J’aime les âmes inquiètes ;
Parfois, de pauvres amoureux
J’ai su faire de grands poètes.
Couronner un front abattu,
C’est à quoi ma bonté s’amuse.
Enfant, dis, me reconnais-tu ?
— Non.
— Ingrate, je suis la Muse.

Et moi, jadis, je suis venu,
Sauras-tu pas me reconnaître ?
Moi, l’enfantelet rose et nu,
J’ai chanté dessous ta fenêtre.
J’avais les senteurs des grands bois
Et le mois de Mai pour complices ;
Tu m’ouvris, prise par ma voix :
Lors, commencèrent tes supplices,
Car je me suis, depuis ce jour,
Logé dans ton cœur lamentable
Comme un assassin qui s’attable…
— Ah ! je sais, vous êtes l’Amour !

Lendemain

Les paquets défraichis de roses
S'effeuillent et vont se hâtant ;
On les conserve encor pourtant
Dans les céladons verts et roses.
Sous les virginités décloses
On voit à nu maint pauvre cœur.
L'eau vague où trempe leur langueur
Suit les tristes métamorphoses.

Des fleurs jonchent les alentours.
Sous leurs assoupissements lourds
Les attaches se sont cassées ;
On dirait des femmes lassées
De porter leurs brillants atours
Qui se pencheraient, délacées.

Rondel

Le cher anneau d'argent que vous m'avez donné
Garde en son cercle étroit nos promesses encloses ;
De tant de souvenirs recéleur obstiné,
Lui seul m'a consolée en mes heures moroses.
Tel un ruban qu'on mit autour de fleurs écloses
Tient encor le bouquet alors qu'il est fané,
Tel l'humble anneau d'argent que vous m'avez donné
Garde en son cercle étroit nos promesses encloses.

Aussi, lorsque viendra l'oubli de toutes choses,
Dans le cercueil de blanc satin capitonné,
Lorsque je dormirai très pâle sur des roses,
Je veux qu'il brille encore à mon doigt décharné,
Le cher anneau d'argent que vous m'avez donné.

Fin d'Automne

Les vieux sont assis sur les bancs
Du square que jaunit l'automne,
Toujours les mêmes, — l'on s'étonne ! —
Sous leurs vieux éternels cabans.
Le massif qui les environne
S'effeuille sur leurs fronts branlants
Tout jaunes aussi par les ans,
Et leur fait comme une couronne.

Et l'on pense à l'hiver sans bleu
Qui va les tenir près du feu,
Le profil doré par les braises, —
Peut-être au printemps sourieur
Qui les asseoira sur des chaises
Au fond des jardinets en fleur.

Départ

Bientôt la maison sera close :
On met les housses au salon.

Le grand lustre pend au plafond,
Enveloppé de gaze rose.
Et l'on s'étonne, quand on cause,
Du bruit d'écho que les voix font.
Bientôt la maison sera close :
On met les housses au salon.

Les grands fauteuils que l'on dispose,
Emmaillottés de blanc, en rond,
S'attristent de leur abandon.
Il règne un silence profond.
Bientôt la maison sera close.

Ma première Lettre

Hélas ! que nous oublions vite…
J'y songeais hier, en trouvant
Une petite lettre écrite
Lorsque je n'étais qu'une enfant.
Je lus jusqu'à la signature
Sans ressentir le moindre émoi,
Sans reconnaître l'écriture,
Et sans voir qu'elle était de moi.

En vain je voulus la relire,
Me rappeler, faire un effort…
J'ai pu penser cela, l'écrire,
Mais le souvenir en est mort.
Ô la pauvre naïve lettre,
Écrite encor si gauchement…

Mais j'y songe, c'était peut-être
Ma première, — un événement !
Jadis, à ma mère ravie
Je l'ai montrée en triomphant…
Est-il possible qu'on oublie
Sa première lettre d'enfant !…
Et puis le temps vient où l'on aime,
Et l'on écrit… et puis un jour,
Un jour on l'oubliera de même,
Sa première lettre d'amour !

L'Amour que chante mon poème

L'amour que chante mon poème
N'est pas un amour de roman ;
Il ne ressasse point le thème
Banal d'un éternel serment.
Non plus il ne sait l'art suprême
De peindre un langoureux tourment.
L'amour que chante mon poème
N'est pas un amour de roman.

Mais grave et doux, sûr de soi-même,
Épris d'un obscur dévouement,
Au bonheur de l'ami que j'aime
Toujours veille jalousement
L'amour que chante mon poème.

Les Tziganes jouaient

Les tziganes jouaient leur musique troublante.
Et vous me parliez bas, tout bas, dans les cheveux,
Vous me parliez d'amour ; et sur la valse lente
Aux arpèges plaintifs, se rythmaient vos aveux.
De temps en temps, par les fenêtres entr'ouvertes,
Une odeur de Printemps, très fine, se glissait,
Qui disait la chanson des jeunes pousses vertes :
Et la très lente valse alors s'alanguissait.

Les pervenches d'azur et les roses trémières,
Dans la nuit du dehors souffraient mille tourments,
Tandis que s'attardaient alentour des lumières
Les papillons flirteurs, leurs volages amants…
Vous me parliez d'amour. Je crois encore entendre
Ces doux aveux, coupés de silences très longs.
— Chère, me disiez-vous, et la gravité tendre
De votre voix chantait avec les violons,
Vous, qui pourriez d'un mot, d'un seul, chasser les doutes
Et les tristes pensers qui mettent en émoi
Mon être tout entier, ô chère, dites-moi
Si bientôt sonnera l'heure exquise entre toutes,
Où, prenant en pitié mon amoureux souci,
Vous vous ferez sensible et m'aimerez aussi.
Ah ! par pitié…
Ah ! par pitié… — Hélas ! fis-je, tout attendrie
Par vos jolis discours, les cieux me sont témoins,
Ô mon très cher ami, que je ne veux rien moins
Que vous désespérer ; mais comment, je vous prie,
Disposer de mon cœur : il ne m'appartient pas.

Et vous voyant pâlir, je murmurai tout bas,
Si bas, que vous avez à peine dû l'entendre :
— Je veux bien le donner, si vous voulez le rendre.

Ce n'est pas la faute à nous deux

Ce n'est pas la faute à nous deux
Si nous nous aimons de la sorte :
Un jour le dieu des amoureux
De notre cœur força la porte.
Or nous faisons de notre mieux,
Vous et moi, pour que l'intrus sorte ;
Ce n'est pas la faute à nous deux
Si nous nous aimons de la sorte.

Contre un hôte si dangereux
Nul n'osa nous prêter main-forte ;
La raison fut sourde à nos vœux,
L'amitié même fit la morte…
Ce n'est pas la faute à nous deux.

Tu me dirais que l'on entend

Tu me dirais que l'on entend le souffle
Qu'au sein des fleurs exhale un papillon,
Et que l'on a retrouvé la pantoufle
Qu'en s'enfuyant laissa choir Cendrillon ;
Tu me dirais que ces vers sont en prose,

Et qu'une femme a gardé des secrets,
Que le lys parle et que l'azur est rose,
Vois ma folie, ami, je te croirais.

Tu me dirais que l'astre qui scintille
Au ver luisant doit son éclat joyeux,
Et que la nuit accroche à sa mantille
Comme un bijou le soleil radieux ;
Tu me dirais qu'il n'est plus une fraise
Dans les recoins tout moussus des forêts,
Et qu'une plume de bengali pèse
Plus qu'un chagrin au cœur, — je te croirais.
En t'écoutant, tous mes doutes d'eux-mêmes
Tombent soudain, vaincus… Tu me dirais
Que le bonheur existe et que tu m'aimes,
Vois ma folie, ami, je te croirais !

Lorsque je serai morte

Lorsque je serai morte et qu'on m'aura couchée,
Au cimetière, au grand cimetière, là-bas,
Ami cher, vous viendrez visiter, n'est-ce pas,
La tombe en marbre blanc de fleurs toute jonchée.
Très grave, agenouillé parmi les roses blanches,
Vous me lirez les vers que j'aimais autrefois,
Et je reconnaîtrai le son de votre voix
Quand vous vous pencherez en écartant les branches.

Lorsque sera fini l'amoureux bréviaire,
Vous cueillerez des fleurs — les plus belles ; et puis,

Reprenant les étroits sentiers bordés de buis,
Vous quitterez à pas très lents le cimetière.
Et, lorsque vous serez près de franchir la porte,
Avant que de poursuivre, ami, votre chemin,
Vous vous retournerez encore, et de la main
Vous enverrez longtemps des baisers à la morte.

L'autre matin, sous la feuillée

L'autre matin, sous la feuillée
De soleil rose ensoleillée,
Je rêvais à toi, — tu passas,
Et je vis à ta boutonnière,
Penchant ses graines de lumière,
Une branche de mimosas.
— Oh ! donne-la-moi, je t'en prie,
Cette petite fleur meurtrie,

Murmurai-je… Et tu refusas,
Oui, tu refusas, toi si tendre,
Toi si bon, de me laisser prendre
Cette branche de mimosas.
Et sans soupçonner mes alarmes,
Sans voir mes yeux remplis de larmes,
De mon tourment tu t'amusas :
— Quoi ! fis-tu, sans plaisanterie,
Mademoiselle ma chérie,
Vous les voulez, ces mimosas ?
— Ce que je voudrais surtout, dis-je,

C’est apprendre par quel prodige
À mon pauvre cœur tu causas
Sciemment cette peine amère.
Dis, pourquoi t’est-elle si chère,
Cette branche de mimosas ?

Mais toi, sans cesser de sourire ;
— Écoute, je veux bien te dire,
Mais tu ne me gronderas pas,
Pourquoi j’eus l’audace suprême
De te refuser, moi qui t’aime,
Cette branche de mimosas :
Un peu curieux de nature,
Je désirais voir la figure,
Car je ne la connaissais pas,
Que vous faites alors qu’on ose
Vous refuser la moindre chose…
Tiens, les voilà, les mimosas !

Vous êtes mes espoirs

Vous êtes mes espoirs et mes désespérances ;
Vous êtes mes pensers, très graves ou très fous ;
Vous êtes mes bonheurs et toutes mes souffrances,
Car rien ne m’atteint plus que ce qui vient de vous.
Vous êtes mes gaietés, vous êtes mes tristesses,
Et tous mes souvenirs, très amers ou très doux ;
Vous êtes mes amours et toutes mes tendresses,
Car je n’aime plus rien en ce monde que vous.

Nous n’habiterions pas la ville

Nous n’habiterions pas la ville
Bruyante et banale, mais on
Verrait dans le coin bien tranquille
D’un petit bois, notre maison.
Elle serait en briques roses,
Avec des volets peints en vert ;
De volubilis et de roses
Le perron serait recouvert,

Et sur le toit, des tourterelles,
Aux langoureux roucoulements,
Viendraient terminer leurs querelles
Par de longs raccommodements.
L’intérieur, une merveille,
Grâce à nos soins longs et chercheurs,
Un peu meublé comme à la vieille,
Aurait les déteintes fraîcheurs,
La gamme de notes exquises
Aux tristesses d’harmonicas,
Les préciosités requises
Par les esprits très délicats.
Aux fenêtres, toutes petites,
Faites d’un seul verre irisé,
Par des branches de clématites
Le grand jour serait tamisé.

Les murailles seraient tendues
D’une soie ancienne, à bouquets,
Et les lanternes suspendues

Auraient des mouvements coquets.
En un méli-mélo profane
Ma main draperait au hasard,
Près du doux velours qui se fane,
Le satin japonais criard.
On verrait sur les étagères
De petits drames curieux :
Les très délicates bergères
Aux magots feraient les doux yeux,
Tandis que les bergers fidèles,
Pour se distraire de leurs maux,
Moduleraient des ritournelles
Très tendres sur leurs chalumeaux.

Dans notre idéale demeure,
Ni pendule, ni sablier :
On n'y connaîtrait jamais l'heure.
Surtout pas de calendrier.
Le soleil, au travers des branches
Faufilant ses ardents rayons,
Seul dirait l'éveil des pervenches
Et l'approche des papillons ;
Et les oiselets en délire,
Risquant leurs trilles éclatants,
Mieux que personne sauraient dire :
Aimez-vous, voici le Printemps !...

Puis, lorsque mourraient les pervenches
Et qu'émigreraient les pinsons ;
Lorsque plus jamais sous les branches
On ne surprendrait de chansons ;

Lorsque au ciel, d'un gris monotone,
On ne verrait plus un coin bleu,
L'âtre dirait mieux que personne :
Voici l'hiver, faites du feu !...
⁂

Le bonheur, pour qu'il s'acclimate,
Veut qu'on le cache à tous les yeux ;
C'est une plante délicate,
Qui meurt des regards curieux, —

De larmes, alors qu'elle est morte,
On l'arrose, mais vainement...
Aux indifférents notre porte
Resterait close, obstinément ;
Et, pour être tout à fait sages,
Nos amis, nous les choisirions
Parmi les discrets personnages
Des beaux livres que nous lirions.
⁂

J'aurais des bracelets d'opale,
Des mules en velours changeant,
Une robe d'un satin pâle,
Verte, au semis de fleurs d'argent, —

Et des mèches ébouriffées,
Comme vous aimez, dans le cou.
Nous croirions aux lutins, aux fées,
Et nous nous aimerions beaucoup.
Quand votre tête serait lasse
D'avoir trop rêvassé, le soir

Près de moi sur la chaise basse
Quand vous viendriez vous asseoir,
Ma tendresse, vite inquiète,
Vous bercerait de soins jaloux :
Je renverserais votre tête
En arrière, sur mes genoux,
Et puis afin que les lumières
Vous soient douces, mon cher amour,
Je mettrais devant vos paupières
Mes doigts comme un rose abat-jour.

Lorsque tu seras vieux

Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs,
Au mois de mai, dans le jardin qui s'ensoleille,
Nous irons réchauffer nos vieux membres tremblants.
Comme le renouveau mettra nos cœurs en fête,
Nous nous croirons encor de jeunes amoureux ;
Et je te sourirai, tout en branlant la tête,
Et nous ferons un couple adorable de vieux.

Nous nous regarderons, assis sous notre treille,
Avec de petits yeux attendris et brillants,
Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs.
Sur notre banc ami, tout verdâtre de mousse,
Sur le banc d'autrefois nous reviendrons causer.
Nous aurons une joie attendrie et très douce,

La phrase finissant souvent par un baiser.
Combien de fois jadis j'ai pu dire : je t'aime !
Alors, avec grand soin, nous le recompterons ;
Nous nous ressouviendrons de mille choses, même
De petits riens exquis dont nous radoterons.
Un rayon descendra, d'une caresse douce
Parmi nos cheveux blancs, tout rose, se poser,
Quand sur notre vieux banc, tout verdâtre de mousse,
Sur le banc d'autrefois nous reviendrons causer.
Et, comme chaque jour je t'aime davantage,
Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain,

Qu'importeront alors les rides du visage,
Mon amour se fera plus grave et plus serein.
Songe que tous les jours des souvenirs s'entassent,
Mes souvenirs à moi seront aussi les tiens,
Ces communs souvenirs toujours plus nous enlacent
Et sans cesse entre nous tissent d'autres liens.
C'est vrai, nous serons vieux, très vieux, faiblis par l'âge,
Mais plus fort chaque jour je serrerai ta main ;
Car, vois-tu, chaque jour je t'aime davantage,
Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain.
Et de ce cher amour qui passe comme un rêve
Je veux tout conserver dans le fond de mon cœur ;
Retenir, s'il se peut, l'impression trop brève,
Pour la ressavourer plus tard avec lenteur.
J'enfouis ce qui vient de lui comme un avare,
Thésaurisant avec ardeur pour mes vieux jours ;
Je serai riche alors d'une richesse rare :
J'aurai gardé tout l'or de mes jeunes amours !
Ainsi de ce passé de bonheur qui s'achève

Ma mémoire parfois me rendra la douceur ;
Et de ce cher amour qui passe comme un rêve
J'aurai tout conservé dans le fond de mon cœur.
Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs,
Au mois de mai, dans le jardin qui s'ensoleille,
Nous irons réchauffer nos vieux membres tremblants.
Comme le renouveau mettra nos cœurs en fête,
Nous nous croirons encore aux heureux jours d'antan
Et je te sourirai tout en branlant la tête,
Et tu me parleras d'amour en chevrotant.
Nous nous regarderons, assis sous notre treille,
Avec de petits yeux attendris et brillants,
Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs.

Toi dont la robuste tendresse

Toi, dont la robuste tendresse
Me soutient, ô doux compagnon
Des jours de joie et de tristesse,
Je viens te demander pardon.
Ami, les femmes sont frivoles
Et parlent sans savoir pourquoi…
Pardon de toutes les paroles
Qui ne s'adressent pas à toi.

Les femmes, pauvres insensées,
Ont l'esprit toujours en émoi…

Pardon de toutes les pensées
Qui ne s'envolent pas vers toi.
Les femmes devraient être nées
Rien que pour aimer ici-bas…
Pardon de toutes les années
Où je ne te connaissais pas !

Ceci est mon Testament

Ceci est mon testament.

Je vous laisse, ami cher, la très mignarde estampe
Que vous aviez trouvé me ressembler beaucoup,
La mèche de cheveux qui frisait sur ma tempe,
Les médailles d'argent que je portais au cou.
Et je vous laisse aussi ma robe en mousseline,
Celle que vous aimiez, — mes souliers de satin,
Et mon petit manchon, et puis la capeline
Dont je m'emmitouflais pour sortir le matin.

Je vous laisse mes gants et mon ombrelle rose,
Et je vous laisse encor, n'ayant pas autre chose,
Tous mes petits rubans de toutes les couleurs,
Le missel que pour vous je lisais à la messe,
L'anneau d'argent bruni, sceau de notre promesse, —
Et ma tombe, ami cher, avec toutes ses fleurs.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Pipeaux. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.